

Le Journal des Familles

RECUEIL DE LITTÉRATURE.

QUÉBEC, 14 JUILLET 1881.

No. 2.

AUX ABONNÉS

Comme il nous faut faire venir des vignettes de Montréal, n'ayant pas d'ouvriers dans ce genre de travail à Québec, ce qui est un grand inconvénient, nous avons décidé de ne pas illustrer le *Journal des Familles*; mais en revanche nous donnerons plus de matière à lire. De plus, nous avons diminué le taux de l'abonnement tel que l'on pourra voir d'après l'annonce, sur la dernière page.

Nous prions les personnes qui n'ont pas encore répondu à notre demande de se constituer nos agents dans leur localité, de bien vouloir nous avertir s'ils acceptent ou non.

LE BAL.

Il appartient aux moralistes de déterminer dans quelle mesure la fréquentation prématurée du bal est favorable à l'épanouissement moral de la jeune fille; l'hygiène a un autre objectif et je ne puis que répéter ce que j'en ai dit ailleurs: "S'enfièvre huit jours à l'avance par les apprêts d'une toilette qui pose à l'esprit les plus émouvants problèmes; faire de la nuit le jour, et du jour la nuit; vivre six ou huit heures dans une atmosphère faite d'air confiné et de parfums, et dont poitrines et bougies s'empressent, à qui mieux mieux, à consommer tout l'oxygène; où la chaleur et la lumière surabondent; dont l'humidité profuse va ternir toutes les glaces; s'exciter par une danse, modérée dans le principe, mais qui, pressant son rythme, vers la fin prend souvent alors l'allure de celle des Ménades ou des Corybantes; subir, sans s'en douter, avec l'enivrement des sens, les inconvénients d'une fatigue corporelle excessive; perdre à la fin dans ce milieu quelque chose de sa santé et peut-être aussi quelque chose, sinon de sa pureté au moins de sa simplicité; puis passer toute frissonnante, et sous l'abri insuffisant de sa sortie de bal, de cette atmosphère étouffante dans celle relativement froide

d'une voiture; s'endormir à trois heures du matin, se réveiller à midi, pâle, les yeux cernés, méditant sur les tristes lendemains que laisse le bal folâtre; courir ces aventures une ou deux fois par semaine; voilà la vie du monde, voilà le milieu dans lequel certaines jeunes filles sont jetées dès qu'elles ont leur dix-huitième année, si ce n'est avant. On comprend que l'hygiène ne peut se désintéresser d'un pareil défi porté à la santé. Le nombre des jeunes filles qui, en dehors de la fatigue et de l'insomnie, subissent le sort de la poétique Espagnole des *Orientales* est plus grand qu'on ne le croit et bien des prédispositions à la phthisie ont trouvé là l'étincelle qui les a allumées. Les mères intelligentes conservent, le plus longtemps qu'elles peuvent, leurs filles dans un milieu de plaisirs familiers où tout est sécurité pour la santé et bénéfique pour les mœurs.

FONSGRIVES,

INFLUENCE DES COMÈTES.

Ces riens visibles comme les a' appelées ingénieusement M. Babinet, exercent-ils sur la terre des influences appréciables? Arago a vivement critiqué l'opinion de Forster qui croyait à ces influences. Il n'est pas démontré que les comètes jouent un rôle quelconque dans les modifications de la température atmosphérique qu'elles aient été pour rien dans les qualités exceptionnelles du vin de la comète, et que leur apparition se lie à l'échéance prochaine d'épidémies calamiteuses. Les esprits simples ont surtout besoin d'être rassurés contre les éventualités d'une rencontre de notre planète avec un de ces corps célestes. D'abord le calcul des probabilités nous rassure déjà en n'admettant qu'une chance de rencontre sur 281 millions de chances contraires; et puis il semblerait que l'épreuve ait déjà été faite, en juin 1861, puisque, d'après MM. Hind et Lewy, nous aurions à cette époque, traversé sans grand dommage, la queue d'une comète. Que notre sort serait enviable si nous n'avions pas d'autres secousses à craindre!

LA COUSINE DE LIONEL

CHAPITRE II

UN BAPTÊME EST UNE FÊTE

(Suite.)

« Enfin ! » avait murmuré l'agent de change en levant vers le ciel un regard reconnaissant, quand on était venu lui annoncer l'heureuse nouvelle, la naissance, du *petit agent de change* si longtemps attendu, si vainement désiré jusqu'à ce jour.

Ce regard ne rencontra, il est vrai, que le plafond de la Bourse, et, en redescendant ici-bas, la physionomie soucieuse des adorateurs du veau d'or ; mais la prière de l'homme, dut-elle partir des entrailles de la terre, monte plus sûrement là-haut que le chant libre de l'alouette, et le Père céleste entendit d'une oreille favorable les remerciements de cet heureux père.

Le lendemain, un splendide landeau de gala, dont l'attelage blanc était pomponné de rubans bleus, conduisait à l'église paroissiale le petit nouveau-né, enfoui, sur les genoux de sa nourrice, dans un fouillis de dentelles précieuses.

Hubert-Désiré-Dieudonné, tels furent les noms choisis par l'agent de change, et répétés sur les fonts baptismaux par Fanny, sa sœur aînée, — marraine, — et par le parrain, l'amiral de La Rupelle, qu'une heureuse coïncidence avait amené à Paris à cette époque de l'année.

Les pièces d'or et d'argent plurent comme grêle sur le parvis de l'église, où, de mémoire de mendiant on n'avait jamais vu pareille fête.

Quant aux dragées, c'était à croire que la fée aux bonbons elle-même avait présidé à leur confection, chez l'illustre Boissier, tant elles étaient d'exquise qualité.

Tout le monde eut sa boîte, jusqu'au dernier garçon de caisse, et plus d'un fit encadrer et suspendre à sa cheminée, comme un tableau précieux, le couvercle enluminé d'or et de fines couleurs, où se voyait, descendant des nuages, dans une corbeille de roses pompon portée par les anges, le jeune Hubert-Désiré-Dieudonné.

« C'est tout le portrait de son père ! répéta par trois fois, avec une naïve admiration, le concierge de l'hôtel, qui cherchait à soustraire à ses enfants le contenu de la dite boîte.

— Attendez donc un peu mes chérubins ! vint dire alors la mère Morissot, qui jugea nécessaire de prêter main-forte à son mari. Ne dévalisez pas tout de suite votre boîte dès le premier jour. Votre tante des Baignolles vient nous voir la semaine prochaine ; il faut pouvoir la lui montrer dans son beau.

Puis, se penchant sur l'épaule du digne homme, et regardant attentivement le fameux couvercle :

« Tu penses alors, mon homme, dit-elle, qu'on a tiré là-dessus le portrait du *petit monsieur* ?

— Ne le reconnais-tu donc pas, ma femme ? Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

— C'est possible, après tout, murmura madame Morissot,

qu'un parfum d'oignon brûlé, s'exhalant tout à coup de la pièce voisine, rappela à ses devoirs professionnels.

Lionel ne fut pas oublié, lui non plus, au milieu de l'allégresse générale. — Nous ne parlons pas des dragées, bien entendu ; il les prisait fort, mais il eut vite fait de les croquer jusqu'à la dernière, tandis que le superbe cheval à mécanique qu'il reçut de son oncle, comme présent du jour du baptême, devait lui procurer, pensait-il, des joies sans fin et sans mélange.

Sans mélange ; Il y a toujours ici-bas quelque goutte amère au fond de la coupe emmiellée. Sans fin ! Rien ne dure éternellement de ce qui est l'œuvre des hommes.

Bien des fois Lionel fut puni par des privations de dessert ou de sortie pour avoir ravagé les corbeilles gazonnées et fleuries de la cour, en se livrant avec trop d'ardeur à ses exercices équestres. — Ceci dit pour convaincre nos lecteurs de la vérité de la première proposition énoncée ci-dessus.

Quant à la seconde, nous n'avons qu'à porter les yeux à deux mois de là, avec cette sûreté de regard qui distingue les conteurs, et nous verrons *Bucéphale* — c'était le nom de l'aïeule doré-gisant, le flanc entr'ouvert, dans un coin de la cour des écuries, dépouillé de sa queue ondoyante, de sa belle crinière mordorée, et privé à tout jamais du ressort puissant auquel il devait la vie et le mouvement.

Madame Darsy avait appris en haussant les épaules, la fin tragique et prématurée du bel animal.

« Cela devait arriver, dit-elle à son mari, et j'espère bien qu'à l'avenir nous n'achèterez plus des jouets d'un si grand prix pour un brise-tout de cette espèce. »

Puis elle sonna et donna l'ordre de lui amener Hubert-Désiré-Dieudonné.

L'enfant était dans une crise de colère que toutes les consolations offertes par la nourrice avaient été impuissantes à calmer. Les chansons et les baisers maternels n'eurent pas plus de succès. Il était rouge comme un petit coquelicot, fermait les poings avec rage, et poussait des cris furieux que Fanny, sa marraine, qualifia d'interatables.

« Prends donc patience, mon enfant ! dit madame Darsy d'un ton de doux reproche. Tu verras comme il sera charmant dans quelques années, tout habillé de velours noir, avec des culottes courtes et des hauts bas rouges, et monté sur son petit poney des Shetland.

— Ah ! il aura un poney ?

— Oui, dès qu'il sera en état de se tenir à cheval, je lui achèterai un de ces jolis petits chevaux nains de trois pieds de haut, qui ont l'air de porter perruque avec leur crinière ébouriffée. J'en ai déjà parlé au colonel de Podenas, qui se chargera de me trouver cela, en sa qualité d'officier de cavalerie légère.

— Est-ce qu'Hubert entrera à Saint-Cyr, maman ?

— Hélas ! non ; votre père l'a déjà voué aux chiffres, le pauvre petit ! C'est pour cela que je veux, autant qu'il sera en mon pouvoir, lui faire une existence heureuse jusqu'à l'âge où les bureaux me le prendront. Nous irons au Bois tous les jours, pour le seul plaisir de le voir galoper à côté de la calèche.

— Maman, dit tout à coup Fanny, qui jugea l'instant favo-

nable pour obtenir ce qu'elle souhaitait, j'ai bien envie d'apprendre à monter à cheval.

— Je l'envierai au manège, mon cher amour ; je ne veux rien refuser à la marraine de mon fils.

— J'aurais aussi envie d'un petit king-charles.

— Tu l'auras, ma bien-aimée.

— Ou plutôt d'un bichon de la Havane.

— Choisis ce que tu voudras, chérie. Mademoiselle Kammer te mènera demain chez Lafargue. C'est le mieux assorti de tout Paris.

CHAPITRE III

OU L'ON JETTE UN REGARD SUR LE Foyer INTÉRIEUR DE LIONEL.

« Que les filles sont sottes ! disait Lionel, retiré dans un coin du salon, le soir même du jour où commence ce récit. Il me tarde bien qu'Hubert grandisse ; au moins nous jouerons ensemble aux billes, à la toupie, à la balle au mur, au cheval fondu... au cheval fondu, surtout ! Mais que peut-on faire de ces péronnelles ? »

Le pauvre garçon s'ennuyait à périr. S'il était débarrassé pour le moment des sauterelles d'Hubert, des *chut* sans fin de dame Barbe, et de tout cet ensemble assommant qui constituait le domaine de la *nursery*, en revanche, il était condamné à entendre les chuchotements insipides des fillettes.

« Sais-tu, ma chère ? »

— Non, ma chère ! »

Et l'on discutait longuement sur le chapeau de Mathilde, qu'on avait rencontré au Panorama des Champs-Élysées, sur la polonaise de Thérèse, sur le chignon de Madeleine ou les boucles d'Antoinette, etc., etc.

Après le dîner, les *péronnelles*, nom fort irrespectueux par lequel Lionel désignait les jeunes filles en général, et ses cousines en particulier, s'étaient partagées comme d'habitude en deux camps.

Les grandes, d'un côté du salon, entouraient une table ronde sur laquelle étaient posés leurs élégants ouvrages au crochet, au filet ou en tapisserie.

Cela faisait une contenance qui plaisait aux regards paternels.

M. Darsy, l'homme de travail et de sérieux labeurs, détestait voir des mains féminines inoccupées ; mais s'il avait été en état de comprendre quelque chose à ces petits travaux, qualifiés d'ouvrages de fée par une mère trop indulgente, ou par les aimables commensaux de la maison, il aurait vu que cela n'avancait guère, que l'arabesque ou la rosace d'aujourd'hui ressemblait terriblement à celle d'hier, ou mieux encore qu'une tapisserie à peine ébranlée avait disparu, pour faire place à une autre d'un genre tout différent.

Mais M. Darsy n'avait pas le temps de scruter de pareils mystères ; la plus grande partie de ses journées se passait dans son cabinet, et il était obligé de s'en remettre complètement à sa femme pour l'éducation de ses filles.

C'était là un grand malheur. Madame Darsy était une nature frivole, incapable de rien prendre au sérieux. Pour elle, bien élever ses enfants c'était soigner à l'exès leur

santé, leur chevelure, leur teint, leur toilette, leur toilette surtout.

Mais le cœur à former, la conscience à éclairer, la raison à développer, la volonté à diriger vers le bien, et à éloigner du mal, l'âme à imprégner, des qu'elle s'éveille à la connaissance des choses, de vérité, de droiture, de notions claires touchant le bien et le mal, la pauvre femme n'y songeait seulement pas.

Élevée elle-même par une mère frivole, elle transmettait ce qu'elle avait reçu. Sa religion consistait en pratiques de routine, qu'elle faisait suivre à ses enfants : on ne manquait pas la messe le dimanche, on respectait généralement le maigre des jours d'absence, on envoyait des sommes considérables au bureau de bienfaisance à l'entrée de l'hiver ; tout cela était bien et louable sans doute, mais l'essence du christianisme, cette moelle saine et vigoureuse qui relève les débiles et soutient les forts, on ne la connaissait pas.

Madame Darsy allait jusqu'à faire répéter parfois le catholicisme à ses filles au moment de leur première communion ; elle en savait peut-être encore la lettre, mais à coup sûr elle n'en avait jamais compris l'esprit, et on l'aurait sérieusement embarrassée en lui demandant pour quelle fin l'homme avait été créé.

CHAPITRE IV

SOIRÉE INTIME A L'HOTEL DARSY.

Cependant Lionel, pour qui la table ronde ne gardait pas de place, ni la lampe de rayons, avait fini par se glisser, lui et son livre, dans le coin des *petites*, qui, assises toutes trois sur un grand canapé de satin de Chine noir et rose, leur poupée entre leurs bras, jouaient à la *madame*, cherchant à imiter dans leur conversation le ton des sœurs aînées, et mieux encore celui des *visiteuses*.

Elles l'observaient au jour de leur mère, dans un petit salon séparé du grand par une portière, et où elles parvenaient à se maintenir à force de silence et de tranquillité.

Cet autre groupe aurait paru aussi insupportable à Lionel que le premier, sans la perspective d'une très-prochaine délivrance.

À neuf heures précises, Betsy, la bonne anglaise, passerait discrètement son long nez et ses longues dents, par la porte entrouverte, pour appeler les jeunes *misses*, tandis que les *jung-fraulein*, — le groupe des grandes, — ainsi nommées en raison de leur gouvernante allemande, ne disparaissaient qu'à dix heures, heure du coucher de notre héros, lequel s'en allait tout seul, sans tambour ni trompette, ne regrettant personne et ne manquant à personne non plus.

Il y avait bien un peu beaucoup de sa faute, dirions-nous, dans cette indifférence générale à son égard. Pétilant et malin comme un singe, il ne perdait pas une occasion de se moquer des mines et des prétentions des *jung-fraulein*, et de jouer quelque bon tour aux *little misses*.

Aussi madame Darsy ne manquait-elle pas de se plaindre douloureusement à son mari de la peine que lui donnait Lionel.

« Précisez, ma chère, disait alors M. Darsy de son ton bref ; vous savez que je n'aime pas les accusations vagues.

— Eh bien ! mon ami, tout à l'heure, en entrant dans la

chambre des enfants, j'ai trouvé ma pauvre petite Edith en larmes. Je l'ai interrogée, elle m'a dit que Lionel l'avait appelée « affreuse petite guenon ».

M. Darsy ouvrit la fenêtre, et appela Lionel, occupé à livrer bataille à un gros chat blanc, qui, perché sur le toit voisin, semblait narguer son ennemi, et la sarbacane primitive destinée à rapprocher les distances.

Lionel, en entendant la voix redoutable de son oncle, passa ses mains dans sa brune chevelure, pour effacer les traces de la terre glaise dont il avait façonné ses projectiles ; il les essuya ensuite le long de son pantalon, puis, se croyant irréprochable, au point de vue de la propreté s'entend, il monta rapidement au fumoir.

C'était là que se tenait les assises.

« Qu'avez-vous fait tout à l'heure ? demanda M. Darsy, sans laisser au coupable le temps de se reconnaître.

— J'ai commencé ma version, mais je ne l'ai pas finie, parce que.....

— Parce que vous avez préféré jouer avec un chat de gouttière, je le sais ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Cherchez parmi les méfaits qui remplissent chacune de vos heures de loisir.

Lionel réfléchit quelques instants.

(A suivre.)

LES PLAISIRS DU MALHEUREUX.

IMITÉ DE LEVÉR.

Je n'avais pas soupé la veille, je n'avais pas déjeuné le matin, je marchais sur un sol raboteux et glissant, une brise aigre et perçante me jetait à la face une froide brune qui me caressait le torse du nez et de la bouche comme une pluie de fines aiguilles, et je songeais....

Aux jours de la prospérité, j'avais plus d'une fois entendu quelque gras et potelé bourgeois, dissenter, d'un air sentencieux, sur les soucis du lendemain, en savourant sa tasse de *moka*. Hélas ! que sont les soucis du lendemain auprès de ceux de l'heure présente ? Or, c'était le présent qui pesait sur moi de tout le poids que peuvent ajouter à la charge les privations du passé ; je ne parle pas des craintes de l'avenir ; car, à force de songer creux, j'avais fini par ne plus penser du tout.

Je souffrais et je marchais ; les sourcils froncés, la bouche serrée, à défaut de manteau m'enveloppant de mes deux bras croisés sur ma poitrine.

« N'avez-vous jamais fumé ? » me demanda tout à coup mon compagnon ; car je n'étais pas seul ; à mes côtés boitait un joueur de musette, joyeux envers et contre tous, joyeux contre la pauvreté, con-

tre la saison, contre les infirmités, contre les maladies, contre la faim ; et dans le duel qu'à sa naissance il commença avec la vie, ayant toujours eu pour auxiliaires l'insouciance et la gaieté.

Il répéta sa demande, car je n'entendais qu'à demi, et vu ma noire humeur, ne me sentais nullement disposé à répondre à d'oiseuses questions.

« Non ! dis-je enfin d'un ton bourru.

— Ma foi, tant pis, reprit-il. Je comprends alors ; il vous manque un sens, et c'est pourquoi un rien vous met à bas.

Moi aussi, sans ma chère consolation, je serais tenté de penser que les temps sont rudes, le pain dur à gagner, le vin frelaté, les amis froids, les foyers tièdes et le chaume des toits percés à jour ; mais quand ma pipe bien remplie s'allume, de quoi me plaindrais-je ? Elle échauffe la saison, l'âtre et les amis ; elle dénoue la bourse du riche, élargit le cœur du pauvre, déride la face du vieillard, et fait rayonner celles des jeunes filles. Vivent ma pipe et ma musette ! vivent ma musette et ma pipe ! A travers la fumée de l'une, à travers les sons de l'autre, je vois et j'entends toutes choses, et le monde ne perd rien, je vous jure, à prendre mes deux vieux amis pour truchements.

Dans la guirlande endoyante qui se déploie autour de ma pipe, je vois peu à peu s'éclairer un foyer pétillant qu'entourent des gais compagnons ; nous rions, nous jasons, dévidant mainte et mainte histoires du temps passé, du temps présent et des temps qui ne viendront jamais, la plupart de ces fripons jouent aussi de la musette, et les diables d'enragés en jouent comme des anges. Ils me régalaient des mélodies de leur cru que je compose pour eux, et même dans les plus grandes villes, on n'entend jamais rien de pareil. Ce sont des airs à faire danser un juge dans son tribunal, un mort dans son cercueil. Après l'air viennent les paroles ; et alors je pose la pipe et je chante pour moi tout seul. Tont seul, quelle calamité ! ne sont-elles pas là ces ravissantes petites fées aux ceillades malignes, fuyant dans les plis vaporeux de la fumée, et dès que mon souffle a ranimé la pipe, revenant en bandes joyeuses, danser l'une vis-à-vis de l'autre, tourner en rond, décamper en faisant une gambade, repaier pour saluer et pirouetter de nouveau ? Vis-à-vis d'elles sont de petits camarades, enfonçant sur le côté, en vrais tapageurs, leurs chapeaux à trois cornes, ayant perruques poudrées et bouclées que toutes les giboules de mars ne défrisaient pas, et de petits fracs rouges, tout galonnés d'or dont la neige la plus épaisse ne saurait teraier l'éclat. Je ne vois que de belles petites créatures ; les friponnes ! comme elles tiennent gentiment leurs jupes en dansant pour laisser entrevoir, de fines jambes et des petits pieds à croquer ! Et n'est-ce pas à moi de leur crier : Allons ! courage, en avant deux ! regardez votre danseur de face, en frac vert.—A votre tour, jeune homme ! en avant le galop ! eh ! oh ! tra la la....

Mon camarade se tut faute d'haleine, regarda sa pipe éteinte, secoua la tête, et, serrant sa musette entre son coude et son côté, lui fit rendre, un sourd gémissement.

— Allez, je suis assez triste, poursuivit-il en soupirant, quand ce joyeux monde prend sa volée, ne me laisse vis-à-vis de moi-même !

— Mais comment tout cela vous vient-il en tête ! lui dis-je, car il était parvenu à me tirer de mes préoccupations personnelles, faisant ainsi pour moi ce que sa pipe avait si souvent fait pour lui.

— Vrai, je ne saurais trop le dire, me répondit-il ; mais mon opinion à moi, voyez-vous, c'est que le pauvre diable qui n'a ni son ni maille, ni belles manières, ni beaux habits, ni chevaux, ni serviteurs, rien enfin qui le divertisse a pour lui la Providence. Elle se charge de ses plaisirs, elle le bénit et le doue à sa façon. Elle lui remplit la cervelle de toutes sortes de drôles d'idées, d'histoires à crever de rire, de bribes de vers et que sais-je ? elle a mis la chanson dans sa voix et la danse dans ses talons. Allez ! allez ! nous autres, pauvres gens, nous entrons dans le secret des fées et des joyeux lutins, tandis que les riches n'ont pas le temps de les apprendre. Ils aiment le monde comme il est, et baillent à la fortune ; et nous, quand la misère nous vient dévisager, elle nous trouve le prisme en main et le sourire sur les lèvres.

Vous donneriez envie d'être pauvre à ceux qui n'en ont pas essayé. Par malheur, je ne suis pas dans cette passe, et je ne saurais faire la nique à la richesse.

Bah ! reprit mon compagnon, hâtant son pas inégal avec une élasticité qui faisait honte à ma marche trainante, puisque vous avez été l'hôte des salons, n'est avis que vous avez dû remarquer plus d'une fois que tout ce grand monde n'a pas une pauvre petite drôlerie pour le tenir en joie. Il faut qu'ils s'adressent à nous pour que nous le déridions un brin. Ils ne nous prêteraient pas leur argent, et nous leur prêtons notre joie. Ne vous êtes-vous jamais avisé de planter là parfois une belle compagnie d'illustres convives assis autour de fruits exquis, de vins mousseux, de mille et mille friandises, éclairés par des brillants lustres, réfléchis dans d'éclatants miroirs ? n'avez-vous jamais quitté toute cette pompe pour descendre à la cuisine, où de pauvres diables mal éclairés par une noire chandelle, se seraient autour d'un harang saur et d'un pot de bière ? Si cela vous est arrivé, dites-moi de quel côté étaient le rire et la franche gaieté.

— Je le sais bien moi ! Quand les riches me font venir et me disent de leur jouer un air, à voir leurs faces pâles et chagrines, leurs regards moines et leur façon roide et guindée de se tenir campés droits sur leurs sièges, je perds tout entrain et ne puis plus jouer de bon cœur.

Parlez-moi de garçons en vestes, de fillettes en

jupon court, en tabliers blancs, qui tous à la fois me demandent chacun son air et sont prêts tous à chanter en chœur n'importe quel refrain ! Rien qu'à les voir, je me sens en voix, et on dirait que mon âme entre toute entière dans l'ouïe de ma musette, tant les sons qui en sortent sont éclatants et joyeux. J'étais moins triste, j'avais moins faim, moins froid en écoutant mon joueur de bignon.

Depuis j'ai pardonné à tous les fumeurs dont l'habit montre la corde. Quant à ceux en gants jaunes, je n'en dis mot. Et qui sait si quelque jour, je ne vous conterai pas en détail, l'influence qu'eurent sur ma vie les leçons de philosophie joviale et pratique de l'artiste en plein vent.

R. V.

PRÉCEPTS GÉNÉRAUX

- Buvez peu de vin pur, le soir ne mangez guère ;
- Faites de l'exercice après chaque repas.
- Dormir sur le diner c'est l'usage ordinaire.
- Toutefois ne le suivez pas.

Moyens de se passer de médecin

- S'il n'est nul médecin près de votre personne,
- Qui dans l'occasion puisse être consulté,
- En voici trois que l'on vous donne :
- Un fonds de belle humeur, un repos limité,
- Et surtout la sobriété.

Du choix de l'air.

- D'un air pur et serein connaissez l'avantage ;
- Il y faut, s'il se peut, choisir votre séjour.
- D'un égoût, d'un marais craignez le voisinage ;
- Soyez loin des vapeurs qui régnent à l'entour.

Ne pas trop boire d'eau.

- Dans vos repas ne buvez point d'eau claire ;
- Il en provient trop d'incommodités ;
- L'estomac refroidi malaisément digère,
- Et ce qu'on mange alors laisse des crudités.

Du choix et des marques du bon vin.

- Quant au vin, sur le choix, voici notre doctrine ;
- Buvez-en peu, mais qu'il soit bon.
- Le bon vin sert de médecine.
- Le mauvais vin est un poison.
- Point de vins frelatés, ils gâtent la poitrine.
- Un vin frais, naturel, péillant, gracieux,
- Doit flatter le palais, l'odorat et les yeux.

LE NAUFRAGE.

Quel est donc ce bruit importun, ces chuchotements qui se font entendre ? Ah ! voilà, c'est un navire dans le port ;

un grand nombre de personnes sont sur le quai, attendant avec anxiété l'heure qui annoncera enfin le départ.

La physionomie des personnes qui s'y trouvent est bien différente ; on voit que celui-ci part pour acquérir des richesses dans un autre pays, il est plongé dans la rêverie ; un moment sa figure s'illumine, car il lui semble voir la fortune qui déjà lui sourit, mais quelques minutes plus tard ses rêves de bonheur s'évanouissent, il lui semble voir tous ses projets renversés.

Ainsi se flétrissent comme la plus petite fleur des champs les desseins que l'homme se propose d'accomplir.

Celui-là est un marchand qui va faire d'importantes affaires ; son visage n'annonce que le calme ; il espère du succès dans ses entreprises. De fait, celui qui se repose sur l'espérance, cette douce consolation des habitants de cette terre de souffrances et de misères, jamais son âme n'est troublée ; elle y puise au contraire de la force et du courage.

Mais la figure de cet autre personnage est bien différente de celle des deux autres que je viens d'examiner. C'est un proscrit qui va achever ses jours loin de sa patrie, exilé sur une terre étrangère. Il est plongé dans la plus profonde douleur, rien d'étonnant, il ne doit plus revoir le lieu qui l'a vu naître. Il a peine à dire adieu à ses parents, tant la douleur le suffoque.

En voici un autre dont la figure est illuminée de joie ; rien de plus naturel puisque, contrairement au précédent, il va retrouver sa patrie, sa famille.

Au milieu d'eux est un homme qui ne s'inquiète de rien, son visage calme et serein annonce la paix dont son âme jouit sans cesse : c'est un prêtre ; une seule pensée occupe son esprit et cette pensée : c'est le salut des âmes. Pour lui, chaque lieu est sa patrie, tous sont ses frères et il ne recherche pas les vaines joies que le monde lui présente. Il s'approche de l'exilé, lui adresse des paroles de consolation ; il l'exhorte à la patience et à avoir du courage.

Enfin, l'heure du départ sonna ; chacun dit adieu à ses parents, puis les voyageurs montèrent sur le navire. Celui-ci disparut bien vite aux yeux des spectateurs.

Après quelques jours d'heureuse navigation, les voyageurs espéraient toucher bientôt au terme de leur voyage, quand, soudain, apparut un point noir à l'horizon. Alors la frayeur remplaça la joie. On pressa de questions le pilote, homme d'une grande expérience, mais semblant lui-même peu rassuré. La douleur était peinte sur tous les visages, chacun se consultait, on était au désespoir, car le point noir grandissait toujours et approchait de plus en plus.

En présence de tous ces dangers qui les menacent, un seul homme ne parait pas être effrayé, il est calme et semble plongé dans la méditation et la prière. Il demande à Dieu sans doute de protéger ses frères. Cet homme qui ne craint rien : c'est le prêtre.

Cependant l'on se retira dans la chambre, car la pluie tombait tellement que l'on aurait cru que les cataractes du ciel étaient ouvertes ; la voix de l'autan soufflait avec violence, le tonnerre grondait sourdement, et finit bientôt par approcher du navire, les éclairs sillonnaient les nues. Le silence qui y régnait n'était troublé que par les sanglots des poitrines oppressées et par le bruit des vagues en furie.

L'intrepide pilote ne pouvait plus diriger son navire et à chaque instant l'on croyait être précipité dans cette mer immense et sans fond.

Il ne fallait pas se le dissimuler plus longtemps, d'une minute à l'autre les malheureux voyageurs seraient jetés dans l'abîme.

Restait un dernier et bien faible espoir : la chaloupe. Le pilote leur fit remettre, mais chacun voulant se sauver, ils s'y jetèrent tous à la fois et la frêle embarcation fut envahie par les flots.

Le prêtre était resté dans le navire qui errait à l'aventure, au plaisir des vagues. Tout à coup il entendit une voix faible qui lui parut celle d'un enfant ; il s'avance du côté qu'il croit entendre ce cri, mais il ne voit rien.

Quelques instants après il entendit la voix d'une jeune personne qui murmurait une prière. Il se détourne ; quel touchant spectacle s'offre à ses regards ! Là, près de lui, il voit une pauvre femme tenant un jeune enfant dans ses bras ; elle se recommandait à la Sainte-Vierge qui écoute sa prière et l'évangéliste.

Dieu avait sans doute conservé ce prêtre pour sauver la vie à cette pauvre femme au désespoir. Elle se jeta à ses genoux et le conjura de la protéger. Alors ému de la triste position de cette infortunée, le prêtre la lia fortement à une planche avec son enfant, s'y attacha ensuite lui-même, puis lança la planche de salut.

La tempête était calmée, le pluie avait cessé de tomber et les naufragés furent assez heureux d'atteindre un bon port. Le lendemain donc ils se trouvaient dans un pays où les habitants étaient païens ; ils pensèrent d'abord qu'ils seraient soumis à l'esclavage, mais au contraire, ils furent bien accueillis par la population.

Le prêtre sentait ses forces s'affaiblir, la pauvre femme elle-même était exténuée de fatigues. Ayant éprouvé la perte de son mari, et quelque temps après la mort de son enfant, elle perdit l'esprit.

Un jour se promenant seule au bord du rivage, elle crut entendre la voix de son époux qui l'appelait, et elle se précipita à l'eau.

Pour le saint prêtre, il resta toujours parmi son troupeau, qu'il avait amené à la connaissance de la vraie foi et termina ses jours par une sainte mort.

HISTOIRE

D'UN JEUNE HOMME

(Suite.)

CHAPITRE III

QU'UN ONCLE N'EST PAS UN PÈRE.

Ma journée se passa à regarder à travers les vitres de la salle à manger la neige qui tombait à petits flocons sur la terre déjà toute blanche. Nul ne s'occupait de moi. Vers le soir pourtant, j'entendis prononcer mon nom à la cuisine.

C'était le moment du dîner, et Chantemerle, le marmiton, soutenait au père Moreau que je mangerais à la cuisine avec lui Moreau, mademoiselle Réchigné et Chantemerle.

— Y songes-tu ? répondit le père Moreau, un ancien soldat qui soignait les chevaux de mon oncle, cet enfant à beau être pauvre, il n'en est pas moins le fils de la sœur de M. Mathieu, laquelle était une saine, donc itérativement le patron ne peut le faire dîner à la cuisine.

— Il y en a bien qui le valent ce petit et qui mangent à la cuisine, dit Chantemerle.

— Itérativement, répliqua le père Moreau, tu dis à une sottise. La vie est un régiment où chacun doit garder son rang et ses distances. C'est comme si j'avais fait manger à la canine des sous-officiers les deux fils de mon commandant lorsqu'il fut mort pauvre comme Job, en me priant de garder ses mioches jusqu'à ce que leur grand-père les vint chercher. Je vendis ma montre d'argent, ma pipe en écume de mer, ma blague en cuir de Russie, et les fils du commandant Ducluseau furent logés et nourris dans une pen-

sion bourgeoise, comme c'était leur droit et mon devoir. Héritativement, prends garde, Chantemerle : tu n'as pas la bosse du respect, de la subordination et de la hiérarchie. Ça te nuira dans l'état militaire, où tu auras l'honneur d'entrer dans cinq ou six ans. J'ai connu au régiment un jeune Parisien condamné à mort par le conseil de guerre pour avoir...

Un bruit de roues couvrit la voix du narrateur et arrêta net son histoire. Mon oncle arrivait : le père Moreau gourrut recevoir le cheval et la voiture.

M. Mathieu entra après avoir sur le seuil épousseté ses grosses bottes avec son bâton de néflier et secoué la neige dont était couverte sa blouse bleue qu'il portait sur son paletot de drap. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans de taille moyenne, un peu replet avec une figure régulière, qui eût été belle sans un certain air de dureté. Je voyais mon oncle pour la première fois, et je fus si frappé de sa ressemblance avec ma pauvre mère que je courus me jeter dans ses bras. Hélas ! le frère de ma mère ne lui ressemblait que de visage. Il ne me repoussa pas positivement, mais il me sembla embrasser un glaçon.

— C'est bon ! dit-il, c'est bon ! alerte ! Perpétue, vieille folle, je meurs de faim.

Et il entra dans la salle à manger sans autrement faire attention à moi. Je le suivais décontenancé et honteux.

Il ôta sa blouse et s'assit carrément en face du gros feu de la cheminée, pendant que la gouvernante achevait les préparatifs du dîner. Il se retourna au moment où elle apportait le potage. Voyant qu'il n'y avait sur la table qu'un couvert :

— Eh bien ! dit-il, à quoi songez-vous, Perpétue ? Voulez-vous que cet enfant meure de faim sous mon toit ?

— Je croyais..., dit la gouvernante.

— Que le fils de ma sœur devait manger à la cuisine ? Vous vous trompez. Parce que je voudrais voir mon neveu au diable, ce n'est pas une raison pour le laisser en compagnie de Chantemerle. Assez causé.

Et mon oncle se mit à manger.

Perpétue plaça devant moi une assiette, la remplit de potage et se tint debout derrière son maître, prête à le servir.

Quel air aigre elle avait ! il y avait de quoi faire tourner le plat de laitage qui était sur la table.

On devine que les paroles de mon oncle n'étaient pas de nature à me mettre à l'aise : tout enfant que j'étais, j'en comprenais parfaitement le sens et la portée.

Il avait dit : Parce que je voudrais voir mon neveu au diable, ce n'est pas une raison pour que je le laisse en la compagnie de Chantemerle.

Quelqu'un qu'on voudrait voir au diable doit être bien importun.

Ces tristes réflexions me causèrent des distractions fâcheuses : je tachai la nappe ; ma fourchette tomba avec bruit sur le paquet. M. Mathieu ne disait rien. Il ne prit la parole qu'à la fin du repas.

— Ainsi, dit-il, ton père et ta mère sont morts ?

— Oui, mon oncle, répondis-je.

— Sans te rien laisser ?

— Oui mon oncle.

— T'ont-ils au moins donné quelque instruction ? Sais-tu lire ; écrire et compter ?

— Oui, mon oncle.

— Alors, c'est bien, je vais m'occuper de te placer en apprentissage.

— C'est que..., répondis-je, — et je m'arrêtai court, surpris de mon audace.

— Explique-toi.

— C'est que maman disait que je n'entrerais en apprentissage qu'après avoir fait ma première communion.

— Ah ! ta maman disait cela ? c'est très bien ! Et quel âge es-tu au juste ?

— Douze ans bientôt, mon oncle.

— Et on ne t'a pas fait faire ta première communion ! c'est absurde. Il va falloir t'envoyer à la messe, à vêpres, à confesse, au catéchisme et nul patron ne voudra de toi comme apprenti, à cause du dérangement. C'est très ennuyeux, sais-tu ! Il faut pourtant que tu fasses ta première communion, autrement je serais lapidé vivant par les dévotés de Richesource. C'est pour le coup qu'elles m'appelleraient athée, matérialiste, et m'accuseraient de ne pas estimer le bipède humain plus qu'un quadrupède. Eh ! eh ! il y a des quadrupèdes qui ont leur prix : Fend'air, par exemple, qui rapporte chaque année à son maître vingt mille francs sur le turf. Va te coucher : Nous causerons demain.

Je saluai mon oncle, et je montai dans ma chambrette. Il n'était que sept heures, et je ne tombais pas de sommeil comme la veille. Malgré le froid, j'entr'ouvris la croisée ; la campagne était couverte d'un pied de neige : quelques enfants de mon âge jouaient au clair de lune. Comme ils riaient de bon cœur lorsqu'une boule de neige atteignait l'un d'eux ! Dans la troupe, je distinguai mon ennemi intime le marmiton Chantemerle. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il était plus heureux que moi. J'aurais volontiers diné à la cuisine pour pouvoir jouer honnêtement dans la rue.

Une chose me consolait : je ferais cette année ma première communion. N'avais-je pas entendu mon oncle dire que sans cela les dévotés le lapideraient vivant ?

CHAPITRE IV

DEUX DOIGTS DE BIOGRAPHIE

Quoiqu'il n'y ait pas plus de métaphysique et de philosophie dans ce chapitre que dans les précédents, il me semble utile de dire au lecteur que je ne l'ai ni pensé, ni écrit à douze ans. Il a fallu que mon expérience d'homme s'unît à mes souvenirs d'enfant pour que j'aie pu tracer l'esquisse qui suit.

Jean Mathieu, mon grand-père, était notaire à Richesource. L'aisance chez lui était médiocre ; la considération de premier ordre. On venait de dix lieues trouver maître Mathieu, tant ses conseils étaient bons, ses actes bien rédigés et ses honoraires modérés et raisonnables. Ma mère ne parlait jamais de son père qu'avec un respect mêlé d'admiration. De son mariage avec la fille du juge de paix, Jean Mathieu eut une fille et un fils. La fille, qui était l'aînée, fut envoyée à douze ans aux Ursulines de Nevers, où allaient les demoiselles de la bourgeoisie de Richesource. Quant au fils Pierre, on le mit au collège de Montpellier, dont un ami de son

père était proviseur. Il prit là le goût de la médecine, au grand déplaisir du notaire, qui entendait bien que son étude ne passât pas à un étranger. Mais Pierre Mathieu ne supportait pas la vue du papier timbré. Jamais, pendant les vacances, son père ne put obtenir de lui qu'il s'occupât d'un rôle. En revanche, il empaillait les oiseaux dans la perfection et disséquait comme un carabin de seconde année les chiens, les chats, les rats, les grenouilles et tous les individus du règne animal qui tombaient dans ses pièges. Il faisait ses délices d'une tête de mort trouvée au pied d'un arbre qui servait autrefois à pendre les criminels.

Ces travaux anatomiques causaient au notaire un profond dégoût.

— Comment peux-tu toucher toutes ces choses malpropres ? disait-il.

— Ça, malpropre ? répondait Pierre en manipulant une grenouille écorchée, vous voulez rire, père ? C'est votre encre, ce sont vos vieux dossiers poudreux qui sont malpropres.

Pierre Mathieu achevait sa rhétorique lorsqu'un grand malheur arriva à sa famille. La maison du notaire fut brûlée complètement en une nuit. Le feu ayant pris dans l'étude, pas une feuille de papier timbré n'échappa aux flammes. Quinze jours plus tard, le notaire mourait de chagrin, laissant sa femme, sa fille et son fils dans une gêne fort voisine de la pauvreté.

Le frère et la sœur durent interrompre leurs études : ils n'étaient pas dorénavant assez riches pour payer une instruction de luxe.

Marie Mathieu, qui savait lire, écrire, compter, coudre, reprendre et prier Dieu, se consola assez aisément de ne pas poursuivre les cours d'histoire et de littérature des dames Ursulines. Le frère fut loin de prendre son parti de la sorte. La philosophie lui semblait chose assez utile, mais elle conduisait au baccalauréat, et le baccalauréat était la porte obligée de l'école de médecine. Peu lui importait de connaître au juste les preuves de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, mais il désirait fort être fixé sur les os, les nerfs, les veines, les artères et les muscles du corps humain.

Il fallut revenir à la maison et entrer deuxième clerc chez maître Vautour, avoué licencié, avec la perspective d'arriver, vers trente-cinq ou quarante ans, à une modeste charge d'huissier. Une circonstance arrêta Pierre Mathieu au début de sa carrière judiciaire. La cage qui contenait le perroquet de madame Vautour ayant été laissée ouverte par négligence, Minet, le chat de la maison, étrangla Jacquot. Pierre, accouru au bruit, assomma Minet d'un coup de son sabot ferré. Jusque-là c'était bien ; mais devant ces deux cadavres son goût pour l'anatomie se réveilla : il empailla Jacquot et disséqua Minet.

Madame Vautour eut des soupçons qu'elle communiqua à son mari.

Le deuxième clerc fut congédié, sans qu'on lui laissât la consolation d'emporter les restes du chat et du perroquet.

Dieu sait ce que le fils du notaire serait devenu sans le proviseur du collège de Montpellier. Cet ami de la famille Mathieu obtint à force de démarches une bourse à l'école vétérinaire de Toulouse. Pierre put enfin disséquer à son aise. Il s'en donna à cœur-joie, et sortit à vingt-deux ans avec son diplôme d'artiste vétérinaire.

Ce diplôme eût suffi à un sage, mais Pierre n'était pas sage ; cela tenait probablement à ce qu'il n'avait pas fait son cours de philosophie. Pierre était un ambitieux qui, ayant rêvé de soigner les hommes, ne se consolait pas d'être réduit à panser les bêtes.

Il séchait de dépit en voyant une mazzette comme ce petit Bourguignon saigner, purger et tuer impunément les chrétiens du canton et même de l'arrondissement.

Il essaya d'appeler Bourguignon "mon cher collègue" mais celui-ci prit mal la chose et renvoya le vétérinaire à ses chevaux et à son écurie. Ce fut la goutte. L'eau faisant déborder le vase. Dès ce jour, Pierre Mathieu prit en haine la commune de Richesbois, la France, l'Eglise et le bon Dieu.

Il devint athée et matérialiste, soutint que l'âme n'était autre chose que le système cérébro-spinal et qu'un quadrupède valait un bipède lorsqu'il ne valait pas davantage.

(A. suiez)

MON RUISSEAU

Petit ruisseau, va murmurant,
Promène doucement ton onde ;
Petit ruisseau bien transparent,
Ton eau pure est parfois féconde.

Serpente et prolonge ton cours
Parmi les fleurs où les ruines !
Petit ruisseau coule toujours,
Arrose même les épines.

III

Petit ruisseau, le jour viendra
Qu'inondant la verte prairie,
Le grand fleuve l'emportera ;
Ainsi mes champs, ainsi ma vie !

CHÉRI PAUFFIN.

Le Journal des Familles

PARAIT LE JEUDI

TAUX D'ABONNEMENT

Un an	\$0.75	Trois mois	0.20
Six mois	0.40	Un mois, (pour la ville)	0.07

(S'entendent d'avance.)

Le Journal des Familles est en vente dans tous les dépôts de Montréal. A Québec on peut se procurer notre journal chez MM. F. Béland, rue et faubourg St-Jean ; L. Drouin et frère, Libraires, rue St-Joseph ; F. Desjardins, Libraire, rue St-Joseph ; Martinetti et Caucias, Libraires et relieurs, encognure St-Joseph et Grant, à St-Roch ; et chez Mlles. Gastonguay et Vaillancourt, rue St-Valier, St-Sauveur.

Nous vendons le Journal des Familles à raison de 8 cents la douzaine, aux marchands de journaux et aux porteurs.

Des impressions de toutes sortes seront exécutées à l'atelier du Journal des Familles.

G. A. LAVOIE & CIE,

Éditeurs-propriétaires.

Encognure des rues Dorchester et du Roi, St-Roch, Québec.